Albin WAGENER, Bruno PÉQUIGNOT (dirs), *Systémique des interactions, Communication, conversations et relations humaines*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Questions contemporaines, 2019, 307 pages

Charlène Chaupré-Berki

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26155>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.26155

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2021

Pagination : 506-509

ISBN : 978-2-8143-0619-6

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Charlène Chaupré-Berki, « Albin WAGENER, Bruno PÉQUIGNOT (dirs), *Systémique des interactions, Communication, conversations et relations humaines* », *Questions de communication* [En ligne], 39 | 2021, mis en ligne le 10 décembre 2021, consulté le 19 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26155> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26155>

contraintes de ce type de publication. D'une part, effet des thèmes de recherche des auteurs rassemblés, la distribution des contributions reste inégale, avec une surreprésentation des cas français et espagnol, quand d'autres pays et mouvements, potentiellement tout aussi importants, ne sont traités que de façon mineure, sinon allusive, ou sont absents : les partis populistes italien et roumain, notamment, manquent, tout comme une analyse du cas portugais, ou un approfondissement vis-à-vis de la Belgique. Parallèlement, il aurait été intéressant de davantage mettre en relief les correspondances entre les articles, notamment en termes de réseaux entre ces partis, ou de situations liées, qu'il s'agisse de partis qui s'affrontent sur le même échiquier national, ou d'inspirations partagées à l'échelle européenne. Telles quelles, les contributions se suivent, et quelques éléments de présentation liant entre eux différents cas, construisant des parties au sein de l'ouvrage, auraient sans doute pu renforcer la démonstration.

On peut faire la même remarque vis-à-vis de l'introduction générale, qui situe la démarche des directeurs de la publication et des auteurs, et qui présente les différentes contributions, mais qui, de ce fait, reste proche de la présentation d'une livraison de revue. Des éléments très importants de situation des discours y sont mentionnés, mais il aurait été intéressant de développer davantage cette introduction pour approfondir la problématique de l'ouvrage, et insister encore sur les liens entre les contributions, rendant la structure du volume plus apparente. Plus profondément, il aurait sans doute été d'autant plus intéressant dans cette introduction, et dans une éventuelle conclusion, de développer des éléments sur les spécificités des pays de langue romane vis-à-vis du discours populiste, en particulier en regard de leurs voisins également touchés par ce phénomène sur le continent européen. Sur un plan plus anecdotique, s'il est heureux de voir traitées sur le même plan des contributions dans trois langues, certains lecteurs pourront être surpris de trouver un volume dont le titre est anglais, mais dont l'essentiel des contributions sont en espagnol et en français, ce qui pourrait malheureusement être un frein pour atteindre une partie du public.

L'ouvrage par lui-même apparaît important, ses contributions permettant une réflexion approfondie sur les discours du populisme, et permettant de mieux cerner les enjeux qui y ont trait. Cependant, il souligne à la fois dans ses travaux et dans les limites qui sont les siennes l'ampleur du travail qui reste à faire sur le sujet. Ce volume apparaît ainsi comme un

point d'étape essentiel dans cette réflexion, mais qui doit être poursuivie.

Thomas Richard

Université Clermont Auvergne, Centre Michel-de-
l'Hospital, F-63000 Clermont-Ferrand, France
thomas.richard[at]lacatholille.fr

Albin WAGENER, Bruno PÉQUIGNOT (dirs), *Systémique des interactions, Communication, conversations et relations humaines*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Questions contemporaines, 2019, 307 pages

Sous la direction de Bruno Péquignot, cet ouvrage aborde la question des relations humaines et plus particulièrement des interactions quotidiennes, à travers le prisme d'une analyse de la complexité des mécanismes et des phénomènes qui les sous-tendent. Albin Wagener invite ses lecteurs dans un voyage au cœur des processus communicationnels et des relations humaines, dans une approche systémique, par laquelle il réussit à rendre compte précisément et clairement des facteurs déterminants sous-jacents à la source des différends et conflits de toutes sortes, dans le but de mieux les faire comprendre et de communiquer des moyens efficaces pour les résoudre. Ainsi, dans une approche pluridisciplinaire – alliant sociolinguistique, linguistique pragmatique, anthropologie et sciences de la communication – représentative de ses travaux de recherche en sciences du langage, mêle-t-il l'analyse du discours et des mécanismes d'exercice du pouvoir par la parole, à l'étude approfondie des notions d'identité et de culture comme possiblement génératrices de dissentiment et de heurts.

Les thématiques de la gestion des conflits, de l'interculturalité et des problématiques identitaires, ainsi que la pragmatique des interactions, constituent les principaux axes de recherche du fondateur du LALIC (Langues, langages et interactions culturelles) et sont au cœur de ses précédentes publications, à commencer par sa thèse intitulée *Le désaccord conversationnel : enjeux d'un processus interactionnel et applications interculturelles*, dans laquelle il cerne et analyse les règles de fonctionnement du système conversationnel, les différents types de malentendu générateur de dysfonctionnements et les interactions interculturelles dans un paradigme systémique. Aussi, les questions identitaires et culturelles constituent une partie importante des travaux de recherche de l'auteur, à nouveau mises en avant dans son ouvrage de 2010 (*Débat sur « L'Identité Nationale ». Essai à propos d'un Fantôme*, Paris, Éd. L'Harmattan), où

A. Wagener représente la notion d'identité comme un spectre insaisissable – paraissant au travers d'impressions, de comportements et de réactions émotionnelles. Il fait ainsi référence au débat sur l'identité nationale de fin 2009-début 2010 ayant laissé transparaître une certaine ignorance des travaux sur l'identité. Il remet également en question le concept de culture, qu'il souhaite voir abandonner, dans plusieurs de ses articles ainsi que dans son ouvrage au titre évocateur, *L'Échec culturel* (Bruxelles, P. Lang, 2015), où, partant d'une définition de l'être humain et de la séparation entre nature et culture, il met en exergue les problèmes sociaux, ethniques et politiques, inhérents à un concept dissimulant des enjeux de pouvoir et de race. Un constat capital émerge ainsi de ses recherches : les conflits – conversationnels et/ou politiques – naissent souvent d'un amalgame entre les conceptions d'identité et de culture, et ce sont en fait les différentes représentations du monde qui se retrouvent au cœur des processus discursifs.

Cette thématique du désaccord et des conflits qu'ils engendrent, en lien avec les notions d'identité et de culture, se retrouve à nouveau dans cet ouvrage intitulé *Systémique des interactions, Communication, conversations et relations humaines*. Il est composé de dix chapitres regroupés en quatre parties – chacune d'elles marquant une étape de la démarche d'analyse du désaccord interactionnel. Ces chapitres sont précédés d'une introduction (p. 11-18) intitulée « Introduction de l'équilibre interactionnel », dans laquelle A. Wagener précise sa démarche scientifique : celle d'une analyse conversationnelle (Kerbrat-Orecchioni, 1998) qui reprend une assise théorique systémique (Meunier, 2003), mais également le concept pragmatique des actes de langage (Austin, 1962 ; Searle, 1969), dans le but d'élaborer un « modèle d'explication [...] du fonctionnement des phénomènes inhérents aux interactions humaines » (p. 15) et selon une démarche analytique du désaccord interactionnel comme « phénomène communicationnel particulier » (*ibid.*).

La première partie, « Architecture interactionnelle des conversations » (p. 19-94), consiste en l'étude du « fonctionnement de la conversation en tant que processus communicationnel » (p. 15) utilisant la langue comme outil de communication. L'auteur propose une « systémique de la conversation » (p. 22-57) dans l'optique scientifique de définir « un système interactionnel » (p. 15) où « l'interaction [est définie] comme [une] communication » (p. 58-94) en évolution permanente. Par cette systémique, il émet le postulat de départ selon lequel « la conversation est un système » (p. 23) – tel que conçu d'après la *Théorie*

générale des systèmes de Ludwig Von Bertalanffy (1973) – appliqué à l'analyse des interactions (p. 25). Ainsi les conversations en qualité de système seraient-elles régies par diverses contraintes organisationnelles, c'est-à-dire « par les parties interdépendantes, par des parties sur le tout ou par le tout sur des parties [, soit des] contraintes [comme] conditionnements particuliers » (p. 27). Ce sont ces conditionnements qui agissent comme des « filtres interprétatifs [influant sur la transmission et la réception des messages et entraînant alors] des divergences de point de vue et d'interprétation » (p. 31) s'apparentant aux considérations perspectivistes ; celles-ci sont en effet à même de permettre au système interactionnel et, par la même occasion, à « la relation entre les deux interlocuteurs », de s'enrichir et se complexifier (p. 52).

La deuxième partie, « Pragmatique, pouvoir et politesse » (p. 95-161), pose la question de savoir comment « linguistique et pragmatique » (p. 95-117) – ou pragmalinguistique (Bange, 1992) – vont de pair en ce qui concerne l'analyse du discours et des conversations, menée avec des « matériels conversationnels » (p. 118-140) ; ces matériels divers permettent les interactions – allant du verbal et paraverbal (matériel prosodique et vocal, Cosnier et Brossard, 1984 : 5) au non-verbal, et présentant différents types de relation interpersonnelle et style communicatif – sans oublier les règles de tours de parole et de la négociation – au travers desquels sont décelées les informations et les règles conversationnelles qui les accompagnent. La politesse est par ailleurs considérée comme l'une des « proposition[s] de norme » des conversations (p. 141-161) qui va s'adapter aux changements de contexte ou bien, par sa fonction perlocutoire (voir le passage à propos des actes de langage performatifs dans Austin, 1991, *Quand dire, c'est faire*, Éd. Le Seuil), modifier ou construire le contexte jusqu'à parfois avoir un impact le processus de l'interaction. L'auteur fait le choix de poser quelques bases théoriques solides dès la fin de cette partie – par la proposition de « l'étude critique de la règle de politesse » (p. 16) – en rappelant notamment la notion de face d'Erving Goffman (1974), soit une « image du moi déclinée selon certains attributs sociaux approuvés » (*ibid.*, p. 9). À la suite de cette prémisse, il indique dans quelle mesure l'analyse conversationnelle semble constituer un outil propre à rendre possible une meilleure entente entre les cultures, en ce qu'elle permet de clairement discerner les différences individuelles de

comportement d'avec la culture commune, par la notion même de variation culturelle (p. 132).

L'objet de la troisième partie concerne les « Origines et mécanismes du désaccord interactionnel » (p. 162-216). L'auteur y aborde les divers comportements et conditionnements socioculturels pouvant constituer des sources de « désaccord et rupture » (p. 165-186), tels que l'impolitesse (p. 166), les comportements apolitiques (p. 168) ou l'impertinence (p. 169) et montre également comment la conversation constitue un outil d'exercice du pouvoir (p. 187-216). Il démontre qu'un comportement impoli ou impertinent est perçu comme tel, relativement à des ancrages et des conditionnements socioculturels. Ainsi, on ne peut pas définir de « principe de politesse universel » (p. 171), et ce fait même devient potentiellement synonyme de perturbations dans le système interactionnel, car la culture constitue un « filtre modélisateur » (p. 175) au prisme duquel nous percevons le monde qui nous entoure, mais qui influence également notre compréhension au cours des interactions. Concernant l'analyse des conversations en lien avec des relations de pouvoir, il constate que chacun des interactants adopte une attitude particulière au regard, non seulement du statut qui lui a été accordé dans le groupe avec lequel il interagit – suivant des déterminations socioculturelles et des qualités intrinsèques au groupe en question –, mais aussi relativement au statut attribué aux autres membres ; cela conditionne alors la marge de manœuvre attribuée à chacun concernant l'exercice du pouvoir. En outre, l'auteur met en évidence le fait que la langue elle-même peut se révéler être un instrument de pouvoir et de domination (p. 207) en ce qu'elle permet d'influencer et de modifier les perceptions, en suggérant un certain mode d'observation et d'interprétation du monde (p. 211).

Dans la dernière partie de cet ouvrage, « De la relation interpersonnelle à la relation interculturelle » (p. 217-285), l'auteur développe la notion de « désaccord comme expression identitaire » (p. 271-285) à travers le prisme des « implications des enjeux relationnels » (p. 217-243) et des « divergences interculturelles » (p. 244-270). Il met en évidence le fait que le désaccord « obéit aux mêmes règles pragmatiques que n'importe quelle autre interaction » (p. 223), donnant l'exemple de la ritualisation du conflit chez les adolescents (p. 224). Initié le plus souvent par le désaccord d'un individu et exprimé par un comportement volontairement intrusif et/ou des propos abusifs, le partenaire

interactionnel a alors le sentiment d'être menacé et le conflit éclate. La relation entre les interactants évolue ainsi selon leur perception d'éléments pouvant être verbaux, paraverbaux ou non-verbaux ; elle est alors à considérer comme un élément systémique, terrain d'émergence du désaccord, et devient l'objet de renégociations constantes des interlocuteurs (p. 229-233). Aussi A. Wagener indique-t-il que ce même désaccord peut participer à la fois à « l'évolution de l'interaction et à la construction de la relation » (p. 234). Enfin, il met en exergue le fait que les divergences interculturelles constituent l'une des plus importantes sources de désaccord pouvant mener à de graves conflits. En effet, notre conception de la réalité s'apparente à des « échafaudages modélisateurs [constitués par] des mondes différents et parallèles » (p. 256) relevant de notre perception et dans lesquels nous vivons. La forte rémanence des traditions et de la culture constituant l'identité des individus conditionne donc leurs perceptions et par la même occasion le système interactionnel, qui se retrouve aux prises avec les codes culturels propres à chacun des interlocuteurs (p. 244-250). Selon l'auteur, il conviendrait ainsi d'essayer de comprendre et d'analyser les différentes problématiques liées à l'interculturalité sous l'angle de ce perspectivisme, afin d'éviter les désaccords et les conflits pouvant en découler.

En guise de conclusion, A. Wagener propose donc de recourir à la systémique pour comprendre et traiter les désaccords conversationnels, et plus particulièrement ceux de type interculturel (p. 286-296), en ce qu'ils sont simplement le reflet des représentations variées et hétérogènes du monde et un moyen pour les individus d'exprimer et d'affirmer leurs différences ; c'est pourquoi l'étude des interactions conversationnelles devrait toujours se faire en relation avec le contexte de leur production, incluant les divers conditionnements et les représentations des interlocuteurs en présence. Enfin, l'ambition de l'auteur – perceptible en filigrane dans la conclusion qu'il apporte à l'ouvrage – est de mieux appréhender et comprendre les mécanismes sous-jacents aux désaccords et aux conflits afin d'être en mesure de les prévenir. Il émet en ce sens le propos de développer des recherches ultérieures en vue de tenter de créer de « nouveaux modèles d'analyse des phénomènes humains [à mêmes d'] en cerner l'infinie complexité » (p. 292) ; ceci dans le but de permettre une ouverture majeure vers autrui – au-delà de l'expression des réflexes de conservation dictés par nos émotions négatives – et la transcendance du sentiment d'inconfort

émotionnel, vécu lors des conflits conversationnels, et des situations de désaccord.

Charlène Chaupré-Berki

Université de Lorraine, Crem, F-57000 Metz, France
Chrichaup[at]gmail.com

Médias, technologies, information

Maëlle BAZIN, Frédéric LAMBERT, Giuseppina SAPIO (dirs), *Stigmatiser. Discours médiatiques et normes sociales*

Lormont, Éd. Le Bord de l'eau, 2020, 311 pages

Cet ouvrage rédigé sous la direction de Maëlle Bazin, Frédéric Lambert et Giuseppina Sapia s'attache à cerner et définir les enjeux de la stigmatisation et les modes de résistance qui en découlent. Les différents articles qui le composent, divisés en trois grandes parties : « Stigmatisation : Pouvoir des mots, politique et normes sociales » (p. 39-134), « Dispositifs et discours médiatiques : mise en scène des corps vulnérables » (p. 135-216) et « Réappropriation du stigmat : engagement, lutte et création » (p. 217-302), permettent d'exemplifier la manière dont s'opèrent les processus de stigmatisation ainsi que leurs effets sur les individus minorisés. L'ouvrage rend en effet compte du pouvoir exercé par le langage et les discours en termes d'exclusion des minorités et dans les processus de construction de catégories d'individus jugés légitimes ou hors normes. Les enjeux de pouvoir de l'espace médiatique constituent l'un de ses fils directeurs. Les médias occupent un rôle majeur dans leur capacité à invisibiliser, sur-représenter, ou stigmatiser certaines catégories de population. « L'ambition de cet ouvrage est de rassembler les différentes manifestations et déclinaisons médiatiques du processus de stigmatisation, en faisant émerger la pluralité des signes et des comportements considérés comme déviants par une société donnée » (p. 27).

La première partie permet de cerner les stratégies de stigmatisation déployées par les groupes dominants pour exclure et disqualifier certaines catégories de population et comportements. Elle offre également l'opportunité de revenir sur les définitions de la stigmatisation, de la dénonciation et de la discrimination, la distinction de ces termes étant essentielle à la compréhension des enjeux de l'ouvrage. « Le stigmat pose la question de la différence non comme pensée ontologique mais comme mécanisme social en en faisant apparaître

la dimension politique dans une pensée binaire et régulatrice » (p. 277). La stigmatisation rend compte des normes sociales en vigueur dans une société donnée, elle en constitue un rappel constant et participe, dès lors, à les maintenir et les renforcer. Son sens réside dans l'acte de répétition. Selon Stuart Hall, c'est la représentation qui construit l'identité d'un individu et la représentation est elle-même élaborée par des pratiques discursives ; c'est en ce sens que les médias occupent un rôle majeur dans la perpétuation de schémas dominants et des normes hégémoniques. Par ailleurs, Judith Butler est régulièrement citée en raison de ses écrits sur la performativité du discours. Le pouvoir de la stigmatisation réside dans sa fonction performative : la répétition d'acte de stigmatisation cristallise les rapports de pouvoir entre groupes dominants et dominés et essentialise les identités en donnant l'illusion que les comportements jugés déviants relèvent de processus naturels et non d'une construction sociale. L'acte de stigmatisation est une « action qui actualise et légitime l'exclusion du sujet qui le porte » (p.24)

Les six premiers chapitres de l'ouvrage permettent de surcroît d'analyser différents modes d'opération de la stigmatisation. L'acte de stigmatiser repose sur de multiples processus discursifs qui participent à déshumaniser des individus en raison de leur couleur de peau, de leur genre, de leur sexualité, de leur classe sociale, de leur maladie ou handicap. Ces processus discursifs sont variés et peuvent être liés à des actes de simplification des caractéristiques propres à un groupe d'individus, à l'usage de stéréotypes, de préjugés, de raccourcis, de procédés humoristiques dont l'objectif est de créer une complicité avec un groupe dominant au détriment des individus minorisés. Dans tous les cas, l'acte de stigmatisation repose sur la construction de la figure de « l'autre », de l'intrus et de l'indésirable. Le langage de la stigmatisation, dans sa capacité à essentialiser et donc à figer les identités, s'apparente à un « dispositif de pouvoir » selon la notion de Michel Foucault car il maintient l'emprise des normes sociales et de fait, participe à dissuader et réguler certains comportements et à déshumaniser les individus situés en dehors de ces normes hégémoniques qui régissent la société.

L'ouvrage insiste sur le pouvoir représenté par les mots et leurs usages, « la stigmatisation est un acte de langage » (p. 16), raison pour laquelle les médias sont au cœur de ces processus de stigmatisation : ils participent activement à la circulation et à la